

A DARK, DARK MAN

UN FILM DE
ADILKHAN YERZHANOV

Télérama



A DARK, DARK MAN

ADILKHAN YERZHANOV

Au Kazakhstan, un jeune flic s'est accommodé de la corruption omniprésente. Jusqu'à l'arrivée d'une journaliste pugnace... Noir, absurde et stylé.



Certes, la steppe a du cachet. Pas sûr, néanmoins, qu'on se risquerait à débarquer au Kazakhstan après la vision peu rassurante qu'en montre le réalisateur. Celle d'un pays gangrené par la corruption et les abus de pouvoir. Policiers, médecins, élus politiques : tous pourris. Mais on en sourit, car Adilkhon Yerzhanov préfère la satire au réquisitoire. C'est lui qui avait signé, en 2018, *La Tendresse Indifférence du monde*, sorte de *Roméo et Juliette* kazakh, poétique et naïf. Il reconduit ici son art tragi-comique, symboliste et graphique, cocktail de Kitano et de Kaurismäki. Entre le western (pour ses grands espaces) et le film noir,

A Dark, Dark Man avance en pleine lumière, souvent sans paroles. Bekzat en est le héros. Ou plutôt l'antihéros. Un jeune flic, peu loquace, l'air renfrogné, qui travaille dans un poste de police perdu au milieu de nulle part. On a retrouvé le cadavre d'un petit garçon, le dernier d'une longue série. Des mafieux du coin ont payé un idiot aussi fantasque qu'innocent pour servir de bouc émissaire. Bekzat est sur le point de s'accommoder de ce coupable idéal. Surgit alors une femme en trench-coat sanglé, façon Bogart ou Delon dans *Le Samouraï*. C'est une journaliste, intègre, elle, qui enquête sur la corruption, bien décidée à la stopper. Malgré

son visage d'une beauté affolante (Dinara Baktybayeva, star dans son pays), elle n'est pas là pour séduire.

Il n'empêche. Celle qui porte un nom de déesse (Ariana) sert d'aiguillon et réveille peu à peu la conscience du flic avili et son désir de rachat. Cela se fait au prix d'une effusion de sang et d'événements inattendus, ce monde de brutes recelant aussi de l'absurde joyeux et du romantisme courtois. Entre autres loufoqueries, on y trouve un commentaire d'une citation de Montesquieu, un fou qui dessine comme un dieu, des butors qui miment debout le crawl, des parties de colin-maillard dans des hautes plantations de maïs. C'est stylisé et un peu triste, déroutant, dépayçant. De quoi finalement avoir envie d'aller faire un tour là-bas.

— Jacques Morice

| Kazakhstan/France (1h50)

| Scénario : A. Yerzhanov. Avec Daniyar Alshinov, Dinara Baktybayeva, Teoman Khos.